LE VŒU.

C'est un souvenir d'enfance que je vais vous conter, souvenir profondément gravé dans ma mémoire, que je ne puis évoquer sans songer à ceux que j'aimais et qui, depuis longtemps, dorment leur dernier sommeil dans le petit cimetière, auprès de la vieille église.

J'ai été élevé dans un petit village des bords de la Manche. C'est maintenant une plage fort connue que les Parisiens envahissent chaque année. Ce n'était alors qu'un hameau: quelques chaumières, l'église, le presbytère et une maison plus grande que les autres qu'on appelait le château.

Les habitants, tous marins, pêchaient l'été le long des côtes; l'hiver, ils allaient au Havre, à Dieppe, à Fécamp, s'embarquer sur les navires faisant la grande pêche. Ils partaient ensemble, et, la saison terminée, revenaient le même jour, rapportant à leurs femmes le produit de leur rude labeur.

Ah! c'était jour de fête au village, quand rentraient les matelots!

On assistait à la messe comme un dimanche, messe d'actions de grâces où le vieux curé remerciait Dieu qui lui rendait tous ses paroissiens. Le soir, on vidait de nombreux pots de cidre et, dans leur langage pittoresque, ces braves gens disaient les aventures de la campagne, les grains, le froid, les fatigues endurées, les dangers courus.

L'hiver, quand les hommes étaient loin, toutes les femmes se réunissaient dans une grande salle, sorte de grange encombrée d'avirons, de gaffes, de casiers, d'engins de pêche; les unes raccommodaient des filets pendus aux murs; d'autres, accroupies sur des sacs remplis de paille, faisaient de la dentelle; et l'on parlait des absents. Mais durant les mauvais jours, quand soufflait du nord-est une brise carabinée, quand, au lieu du bruit monotone de la vague, on entendait le fracas des grandes lames et les grondements de la mer en fureur, le cliquetis des "bloquets" des dentellières troublait seul le silence. On pensait qu'il faisait gros temps au large.

Parmi ces matelots, il y en avait un pour lequel j'avais une affection particulière; il avait servi longtemps, et, selon son expression, bourlingué sur toutes les mers. Je me plaisais à lui entendre raconter ses voyages—il m'a bien fait cent fois le récit du tremblement de terre de la Guadeloupe—et puis tout en causant, il me gréait de si jolis bateaux!..

Nous l'appelions le père Philippe, bien qu'il fût jeune encore. Sa femme, Nanette, une vraie Normande, toujours coiffée du légendaire bonnet de coton, avait pour moi des tendresses de mère: elle m'aimait autant que n'importe lequel de ses huit enfants.

Une année,—c'était en 1856, je crois,—l'absence des marins fut plus longue que de coutume: des grains violents régnaient sur la Manche avec une persistance désespérante. Tous les jours on attendait le retour des pêcheurs; mais les journées se passaient sans qu'on les vît descendre le chemin qui, de la grand'route, mène au village, le sac pendu à l'épaule, chantant et agitant en l'air leurs bonnets de laine.

Enfin, un dimanche, comme on sortait de la messe, les hommes apparurent en haut du sentier; mais ils ne chantaient pas.

Au moment de courir au-devant d'eux, toutes les femmes s'arrêtèrent: de loin elles avaient vu qu'il en manquait un.

Il y eut un instant d'émotion poignante: laquelle de ces malheureuses allait être veuve?..

Elles se regardaient avec stupeur.

Cependant, les marins approchaient. A mesure qu'une femme reconnaissait son mari, une mère son fils, une fille "son promis", elle courait se précipiter dans ses bras.

Seule, Nanette restait, immobile; son Philippe n'était pas là!..

Dès que le groupe des arrivants fut près d'elle, Nanette interrogea Jean-Louis, un sien cousin, le plus vieux de la bande:

—Où est Philippe?

—Philippe, répondit Jean-Louis, n'était pas embarqué sur le même bateau que nous: il était à bord de la "Marie-Jeanne", et quand nous avons quitté Fécamp, elle n'était pas encore rentrée.

Nanette devint blême.

—Dis-moi où est mon homme ... Tu le sais....Il a péri, j'en suis sûr?....

—Ecoute, Nanette: nous avons essuyé un rude grain, par le travers du cap la Hogue. Nous naviguions de conserve, et, pendant le coup de mer, j'ai vu la "Marie-Jeanne" qui fuyait devant le temps. Après la tempête elle n'était plus là. Il est possible qu'elle ait relâché dans quelque port.

Nanette ne répondit pas: elle emmena ses enfants et courut s'enfermer chez elle.

Ce fut une triste journée, au village, et l'on ne fêta pas le retour des matelots.

Deux jours après, le maire recevait une lettre de Fécamp annonçant que la "Marie-Jeanne" avait péri corps et biens. Une goélette avait trouvé au large un tableau d'arrière sur lequel était gravé son nom.

Il fallut annoncer à la pauvre femme qu'elle était veuve, aux enfants qu'ils n'avaient plus de père.

Le vieux curé se chargea de cette mission. Nanette écouta silencieuse, sans proférer une plainte, sans verser une larme. Et quand le prêtre eut accompli sa tâche et qu'il sortit, Nanette aussi quitta sa demeure.

—Où allez-vous? interrogea-t-il.

—La mer a pris mon homme vivant, monsieur le curé, il faut qu'elle me le rende mort. Je vais lui demander le corps de mon Philippe.

Et traversant la lande nue et sablonneuse, couverte de hauts chardons et d'herbes rudes, Nanette gagna le rivage. Et malgré le vent qui soufflait en tempête, malgré les grandes lames qui déferlaient sur la plage et venaient se briser à ses pieds, Nanette marchait toujours. De temps en temps, elle s'arrêtait, étendait la main au-dessus de ses yeux, et, du regard, fouillait l'horizon.

Tous les jours dès l'aube, Nanette ailait sur la grève et jusqu'au soir faisait sa triste faction. Quand on l'interrogeait:

—J'espère mon homme, répondait elle.

Les jours, les semaines se passaient; depuis plus d'un mois Nanette était veuve et pas un jour elle n'avait manqué à sa triste promenade. Elle abandonnait ses enfants dont les voisins prenaient soin.

On célébra un service pour le repos de l'âme de Philippe; Nanette refusa d'y assister. A Jean-Louis qui essayait de l'arracher du rivage et de l'entraîner à l'église, elle dit:

—Non; quant la mer me l'aura rendu! J'ai fait un vœu: j'ai promis d'aller tous les jours sur la plage jusqu'à ce que la mer, qui ne garde rien de ce qu'elle prend, ait rejeté son corps. Ce jour-là, je l'ensevelirai, puis j'irai porter un cierge à Notre-Dame de la Délivrance.

La pauvre femme était folle!

Deux mois après le retour des marins — c'était un dimanche, pendant la messe—le prêtre venait de monter en chair; il recommandait l'âme des trépassés aux prières des fidèles et ces braves gens, courbés sur leur bancs, priaient avec ferveur. Soudain le grand silence fut troublé par le bruit de la petite porte qu'on ouvrait.

Distrait, je tournai la tête et jetai un grand cri.

Je venais d'apercevoir l'ombre de Philippe....

C'était bien lui, amaigri, vieilli, se soutenant à peine.

Chacun quitta sa place et entoura le revenant. Il ne pouvait parler, brisé qu'il était par l'émotion et la fatigue. Du regard, il cherchait sa femme, et déjà ses enfants étaient dans ses bras, pleurant de joie, pressant ses jambes, embrassant ses genoux.

Le pauvre père Philippe s'évanouit; on l'emporta au presbytère pendant que Jean-Louis courait à la plage pour préparer Nanette à la grande joie qui pouvait la tuer.

Je voulais jouir le premier du bonheur de Nanette et j'accompagnai Jean-Louis.

Quelle exquise délicatesse savent déployer ces rudes hommes! avec quel tact, quelles précautions, le vieux marin fit comprendre à la pauvre femme, plutôt qu'il ne le lui dit, le retour de son mari.

Dès qu'il l'eut rejointe — la course fut longue—il l'interpella doucement.

—Nanette, pourquoi t'obstines-tu à espérer ton homme sur la plage?....Est-ce parlà que nous sommes revenus, nous autres?

—J'ai fait un vœu....

—Bien!....mais pourquoi ne viens-tu pas à l'église?....Le bon Dieu fait quelquefois des miracles pour ceux qui le prient ....Qui sait? Philippe n'est peut-être pas mort....S'il doit revenir —et j'ai dans l'idée qu'il reviendra —c'est au bas de la grande côte, qu'il faut l'attendre. Allons Nanette, viens à l'église, prie Dieu de te rendre ton homme vivant; il te le rendra....j'en suis sûr!

—Non, j'ai fait un vœu, répondit la femme s'obstinant dans son entêtement de folle.

—Mais viens donc, te dis-je! ....Tu refuses?.... et s'il n'était pas mort?.....il était de retour? ....rappelle-toi notre arrivée, il y a deux mois: comme aujourd'hui, c'était un dimanche, après la messe, à la même heure.... Allons, Nanette, sois brave!

Nanette le regardait haletante. Je me rappelle ses yeux: ils étaient effrayants de fixité. Elle essayait de parler, ses lèvres s'agitaient sans émettre aucun son. J'avais peur.

Enfin, elle fit un suprême effort et s'écria:

—Mon homme est revenu!....

Puis elle tomba sur le sable, et pour la première fois, elle pleura.

Deux heures après, Philippe, sa femme et leurs enfants étaient réunis et le marin racontait son histoire.

Huit jours avant la tempête pendant laquelle la "Marie-Jeanne" périt, alors qu'elle passait en vue des côtes d'Irlande, Philippe, pris d'une fièvre violente, s'était fait débarquer dans le port le plus proche. Il entra à l'hôpital et pendant six semaines il fut entre la vie et la mort. Quand il put sortir, il y avait deux mois que son navire était perdu. Il lui fallut quinze jours pour se faire rapatrier et comme il ne savait pas écrire et qu'il ne pouvait supposer qu'on le crût mort, il ne prévint personne de son retour.

Le lendemain de ce jour mémorable. Nanette partit à pied porter son cierge à Notre-Dame de la Délivrance: elle accomplit son vœu.

Depuis lors, chaque année, le jour anniversaire du retour de Philippe, elle se rendait sur la grève accompagnée de son plus jeune enfant. A l'endroit même où elle avait fait son vœu, elle s'agenouillait et adressait au ciel une prière.

Quand ses enfants furent grands, elle emmena un de ses petits-fils et tant qu'elle put marcher, c'est-à-dire tant qu'elle vécut, elle ne manqua jamais d'accomplir son pèlerinage.

L'EMEUTE

(1789)

Lord Westhmore, en sortant du "Juste", prit un cabriolet devant la grille de l'Orangerie et se fit conduire à Paris. Ce matin-là de juillet était charmant, d'une gaieté lumineuse et tendre à travers les bois qui descendent à la Seine. L'Anglais sentait la douceur de vivre en France et le plaisir d'être touché par un soleil plus brillant et plus chaud. Il devait aller à Bercy, chez M. Pajot, qui avait une maison pleine de curiosités et de chinoiseries, et ce projet occupait agréablement sa rêverie en lui rappelant les cabinets de la reine et l'éclat si doux de leurs porcelaines aux reflets soyeux. Ce pair d'Ecosse était de la race des Dorset et des Walpole, libéraux et rigides, qui venaient goûter à Versailles un peu de despotisme et de frivolité. Ils résumaient volontiers ces deux termes et les réalisaient en une image impérieuse et blonde qui était Marie-Antoinette.

Comme son cabriolet arrivait au pont de Neuilly, lord Westhmore le trouva gardé par des troupes et du canon: il se souvint alors que Paris était plein de troubles et gros de menaces. On l'oubliait facilement dans la paix fraîche des Trianons. En traversant le village de Villiers, il vit encore des hussards rassemblés, prêts à sauter en selle, et, voulant aller à l'Ecole Militaire, visiter M. de Besenval, dont il prisait l'entretien, il fut bien surpris de trouver la place Louis XV remuée d'une foule affreuse, parmi laquelle des hommes semblaient disperser la fureur et régler le désordre.

Lord Westhmore eut quelque peine à percer ces attroupements mais il était en cabriolet. Un carrosse eût été rompu par les enragés. Il arriva au Champ de Mars, qui était garni de troupes; trois régiments suisses s'y tenaient avec de la cavalerie, des hussards et des dragons. L'Ecole Militaire paraissait au centre d'un camp; l'intendant de Paris s'y était réfugié. Le gentilhomme anglais dut attendre un moment; M. de Besenval était en conférence avec des officiers généraux; on était sans ordres de Versailles.

Nous laissons la parole à lord Westhmore, qui a tracé une relation fort exacte des événements auxquels il fut mêlé ce jour là.

—

—M. de Besenval était un brave Suisse, poli, spirituel, d'une taille imposante et d'une figure agréable, malgré ses cheveux blancs; il avait été fort de la société de la reine, et on disait qu'il n'avait pas tenu à lui qu'il ne poussât plus loin ses ambitions. Mais, depuis certaine aventure, Marie-Antoinette lui marquait un sensible refroidissement. Je le trouvai en train d'écrire des ordres. Il me dit que la démence était à son comble dans Paris, que les motions les plus incendiaires partaient tous les soirs du Palais-Royal et se répandaient dans les quartiers. A chaque pas, on rencontrait dans les rues des hommes dont l'aspect effrayant annonçait la soif de sang et de pillage.

"—Le croiriez vous, monsieur? poursuivit-il avec animation, ce matin, à cinq heures, un homme entra chez moi, les yeux enflammés, la parole courte et rapide, le maintien audacieux. Sa figure cependant était assez belle et il s'exprimait avec je ne sais quoi d'éloquent qui me frappa. "Monsieur le baron, m'a-t-il dit, il "faut que vous soyez averti pour "prévenir une résistance inutile. Aujourd'hui, les barrières "de Paris seront brûlées, j'en "suis sûr; je n'y puis rien. N'es-"sayez pas de l'empêcher. Vous "sacrifieriez des hommes sans "éteindre un flambeau."

—Que répondîtes-vous? m'écriai-je.

—J'aurais dû ordonner de l'arrêter, je n'en fis rien. Que pense-t-on à Versailles? Connaît-on la gravité des événements qui se préparent?

—Certes! Monsieur le baron; M. le maréchal de Broglie a réuni le plus de troupes qu'il a pu; cela fait que, tous les soirs, les musiques des régiments attirent une société nombreuse à l'Orangerie. Par les belles soirées d'été, ce contraste d'un camp au milieu du palais et visité par la foule la plus parée produit un effet bien piquant. L'autre soir, M. de Broglie parut là avec sa famille; un enthousiasme universel a salué la présence de ce vieux guerrier. Il est à regretter que le roi n'ait pas paru comme lui; on l'a attendu en vain. De perfides conseilleurs le tiennent renfermé dans son palais, dont l'accès même est interdit aux officiers.

M. de Besenval m'a demandé avec un sourire:

—Quoi! Il ne sort même pas pour chasser?

—Pardonnez-moi, Monsieur; hier soir, Sa Majesté fut à Rambouillet, et son retour a été marqué d'un orage, comme le ciel n'en avait pas depuis longtemps infligé à la terre. Tout le cortège a été obligé de se réfugier au village de Trappes, mais pas assez tôt pour que plusieurs cavaliers ne fussent blessés par la grêle. Les campagnes sont couvertes d'arbres renversés, d'oiseaux et de gibier écrasés. C'est l'image d'une vraie désolation. Le soleil de ce matin a couvert tout cela de rayons.

—L'orage est plus présent, mylord, que vous ne pensez.

A ce moment, comme si ces funestes paroles avaient été entendues par le Destin, la porte s'ouvrit, un colonel entra, les larmes aux yeux:

—Monsieur, l'arsenal des Invalides vient d'être pillé; en vain M. de Sombreuil a voulu s'opposer à l'invasion des factieux; les soldats mêmes ne sont pas sûrs, et mon régiment ne marchera pas.

M. de Besenval se tourna vers moi et il dit seulement:

—J'ai envoyé deux courriers à Versailles; en ne me mande point d'ordres.

"Je sentis que ma visite, en se prolongeant, pouvait être indiscrète et je pris congé de ce général infortuné. Ma calèche, que j'avais commandée la veille, m'attendait devant l'hôtel. J'y montai et donnai l'ordre d'aller chez M. Pajot. On entendait au loin, de l'autre côté de la Seine, sur la place Louis XV, les cris horribles d'une multitude. Je sus depuis que c'était l'instant où M. le prince de Lambese avait tenté de dégager les Tuileries. Quelques coups de canon sourds retentissaient au loin, mais, sur cette rive du fleuve, le calme le plus profond régnait et cette course, jusqu'à Bercy, sous des allées infinies de grands arbres, fut une des plus agréables que j'aie jamais faites. Je m'arrêtai un peu à considérer les objets rares de la maison de M. Pajot et surtout certaines machines faites autrefois par le Père Sébastien, carme, et qui sont les plus divertissantes du monde à voir jouer. Je repartis après cela pour Versailles, en suivant la rivière jusqu'au pont de Sèvres, où je trouvai beaucoup de troupes. On me dit que la Bastille avait été prise par le peuple et son gouverneur massacré; je ne pus d'abord ajouter foi à une nouvelle si extraordinaire, mais un officier que je rencontrai et qui était de la connaissance de M. de Lafayette m'affirma qu'il avait vu des furieux promener en triomphe les déplorables restes de M. de Launay et que, pour la citadelle, son sort ne faisait plus de doute pour personne.

"Je me décidai aussitôt à courir au château, où quelques-uns pensaient qu'il fallait craindre un tumulte de la populace de Paris; je songeais à cette reine charmante que la sensibilité autant que mon honneur de gentilhomme m'obligeaient à défendre. Un aide de camp de M. de Broglie me donna un cheval. Aussitôt je galopai à travers le parc de Saint Cloud, qui était couvert de tentes, et en peu de temps je me trouvai dans le calme et le silence du château; tout y était sombre, tout y semblait endormi, tout y respirait le calme et la sécurité. Je parvins à me glisser dans l'intérieur en donnant le nom de Mme de Polignac, de qui j'avais l'honneur d'être connu, et, montant en hâte l'escalier de marbre à peine éclairé de quelques flambeaux vacillants je traversai la salle des gardes. Quelques Suisses y dormaient sur des lits dressés, que des paravents cachaient assez mal. Les ronflements de ces paisibles enfants de l'Helvétie accompagnaient ma course précipitée; je ne m'arrêtai que dans l'œil-de-bœuf, ne pouvant pénétrer plus avant. Cependant une petite porte, placée à l'extrémité de cette salle, communiquait avec les appartements de la reine. J'eusse donné ma vie pour pouvoir la franchir!...."

—

Il est dix heures du soir; le roi dort; dans le palais, c'est le silence; on ne sait rien. Soudain, lord Westhmore voit arriver M. de Liancourt, à qui sa charge de grand-maître donnait accès, à toute heure, auprès du roi. Il passe, se fait ouvrir la chambre de Louis XVI; à travers les raies des boiseries, l'Anglais voit s'allumer des lumières, entend s'éveiller des voix. Et voici qu'au fond de l'œil-de-bœuf la petite porte de la reine s'ouvre et qu'une forme blanche apparaît, immobile, déjà spectre par la douleur et par l'effroi....

—C'est donc une révolte? dit en ce moment, bonnement, le roi, les yeux et l'esprit gros de sommeil.

—Non, Sire, répond le duc; c'est une révolution.

LA BELLE ROBE

—Drédré, si tu recommences, tu auras une claque!

—Pourquoi demanda l'enfant avec l'inflexible logique des tout petits, qui, emprisonnés dans des obligations incompréhensibles pour eux, ligotés de restrictions dont on ne prend pas la peine de leur expliquer le sens, se cognent par tous les bouts à la vie, comme des papillons dans un abat-jour lumineux.

Mme Solre était bien trop occupée avec la merveille use étoffe, huit mètres de crêpe de Chine soyeux, nacré, un coupon splendide que son mari venait de lui acheter, tandis que le "marchand chinois", un gaillard tanné par les voyages, tenant le milieu entre le maître d'hôtel des premières sur paquebot et le mercanti exotique, rempaquetait, avec des gestes lents, l'espoir secret d'une nouvelle affaire, ses bronzes d'animaux, ses figurines d'ivoire, ses écharpes et ses broderies éclatantes où l'on voyait des fleurs de soie parmi des feuillages d'or.

M. Solre, satisfait, mais ne voulant pas le paraître, ravi, mais d'un air méfiant, dégoûté presque, tournait entre ses doigts le bibelot qu'il venait de s'offrir, un enfant chevauchant un buffle, le tout d'une grâce contournée et charmante. Et quelle patine!

Drédé, à qui l'on n'avait rien acheté, parce que "ce n'étaient pas des choses pour les enfants," réfugié dans le coin de la chambre, s'évertuait à retirer un album d'images, de dessous une lampe, déplacée du guéridon voisin où le marchand reprenait ses objets de vente, et qu'indûment, sans respect pour la propriété privée, M. Solre avait posée sur l'album de son fils.

"Mon album," Drédé avait bien le droit de le prendre, et, avec des efforts sournois, en dépit de la menace de sa mère, il tirait, tirait, sous le lourd presse-papier de la lampe. Va-t'en, vilaine lampe! Ce n'est pas ta place!

Patatras! Un grand bruit, tout est par terre, le verre en miettes, le pétrole coule en mare. Clac!

—Tu l'as reçue, ta gifle!.....

Oh! quelle gifle! On a dû l'entendre de la cuisine! Aussi sonore que lorsque Jean, l'aîné des trois frères, abat sur le mur la grande règle plate dont il est si fier.

—C'est vrai, il est insupportable, cet enfant.

Et, le "marchand chinois" expédié, Drédé se voit solennellement privé de dessert; justement, Jean et Pierrot reviennent du lycée, assistent à la confusion du cadet, et il y a sur la table, Drédré l'avait remarqué, de la confiture de framboises et des bananes. Des bananes!.....

Le cœur gonflé, mais détournant les yeux de ses frères qui nettoient leur assiette aussi nette que s'ils l'avaient léchée — ils n'en ont pas donné leur part de la belle gelée rose sombre — bon! les voilà qui pèlent leur banane: ça ressemble à du drap ou à du cuir, la peau; on pourrait peut-être en faire des habits? — Drédré écoute, sans le vouloir, entend, malgré lui, sa mère qui dans un babil d'oiseau gai, explique à papa comment elle fera la belle robe.

Ce sera d'un chic, ce sera d'un d'un épatant, ce sera à mourir!

Et des volants comme ceci, — le joli doigt blanc ondule dans l'espace, — et des fronces comme ceci, — les deux doigts font la pince, on dirait qu'ils prennent du sucre dans le sucrier, — et l'empiècement et les dentelles, trois plis, et cela reviendra sur le devant; et le décolletage tu verras ça!.....

Mais, sans attendre que le café fût servi, Mme Solre se précipitait dans sa chambre, revenait avec le coupon de neige dorée, la merveille d'étoffe qu'elle chiffonnait, — ah bien! si c'était Drédré qui se permettait cela! — et comme un tissu sorti de la quenouille des fées, le crêpe souple, le crêpe magique redevenait aussi lisse, aussi frais qu'avant.

—Vois, disait-elle à son mari, ce'a crépite sous les doigts et c'est doux, doux!.. Tu verras comme je serai belle!

Elle se tourna vers les trois petits garçons:

—Vous serez fiers, n'est-ce pas quand vons verrez votre maman aussi belle?

—Jean hocha la tête, Pierrot prit un air malin, Drédré seul, baissa la tête, avec une expression gauche et triste.

"C'et enfant a l'air sournois," remarqua le père.

S'il entendait par là que Drédré, à cinq ans, éprouvait beaucoup de sensations intenses qu'il ne savait comment exprimer, M. Solre, homme distingué, mais peu perspicace papa, et d'ailleurs trop occupé pour faire de la psychologie puérile, M. Solre avait tout à fait raison.

Mais Drédré n'avait pas moins raison, quand, dans sa logique obscure, et sentant plus qu'il ne se le traduisait par des mots, il songeait que sa petite mère n'avait de pensées, de tendresse en ce moment que pour la belle robe. D'ordinaire, après le café, elle appelait d'un signe Drédré auprès d'elle: il se blottissait contre ses genoux, assis sur le petit tabouret de tapisserie où l'on voit la bergère et le chat (Il était une bergère, et ron, ron, ron, petit patapon.... Le chat qui la regarde, avec un air fripon, ron, ron.) Sitôt là, maman caressait les longues boucles blondes de Drédré, ces boucles soyeuses, elles aussi, et douces, douces autant que la méchante robe, l'odieuse robe qui attire les claques!

Il ne put regarder sans rancune l'étoffe de luxe et de plaisir, cette étoffe que sa mère palpait, brassait, aunait, disposait déjà en bouffants imaginaires, en fugitifs plissés. Non, il ne l'aimerait jamais, cette robe; jamais on ne lui ferait convenir qu'elle était belle. Et plus forte que son chagrin, son humiliation, sa rancœur, gros mots, mais proportionnés à sa taille, égaux à sa peine, une souffrance le mordit.

Il aimait sa mère, et sa mère l'avait frappé. Oh! ce n'était rien: souvent, d'autres fois, il ne l'en aimait que plus, après c'est si bon un baiser sur des yeux en larmes, et l'attendrissement de se serrer contre la jeune poitrine, de sentir battre un cœur de maman? On l'avait privé de dessert, aussi. Ça, c'était dur. C'était injuste, d'abord. La lampe, oui. Mais pourquoi était-elle venue, cette lourdaude, s'accroupir sur l'album, faire poids exprès, semblant dire: "Tu resteras là, que tu veuilles ou non?" Eh bien! la gelée de framboise, la banane.—Pierrot en avait une joliment grosse, si grosse qu'il ouvrait les yeux autant que la bouche en y mordant,—tant pis! privé de dessert, ce sont des calamités qu'un homme—un homme!—peut supporter. Mais ne pas s'asseoir sur la bergère et le chat (ron, ron, ron!), ne pas être caressé par petite mère, voir les doigts légers, les doigts purs aux ongles à pointe d'ivoire.—il n'y a pas beaucoup de belles dames qui ont des doigts si jolis!....—voir ces doigts aimés fourrager sans trêve l'étoffe maudite, cela, Drédré ne le put supporter sans une atroce douleur.

La jalousie, dont il ne devait connaître le nom que bien plus tard, lui était révélée du coup, âcre, obsédante. Elle le tenailla tout le jour, et son visage malheureux eût fait pitié s'il n'eût paru si maussade.

—C'est curieux comme Drédré a l'air sournois, dit le soir Mme Solre à son mari.

—Tiens! tu l'as remarqué aussi?

Le lendemain, elle alla chez sa couturière. Pendant quinze jours, on ne parla que de la robe, et du bal des Joufflars, où elle devait produire un effet.... bœuf! Essayages, retards, manques de paroles, courses en voiture. Un soir enfin, voilà qu'une apprentie apportait un immense carton plat, recouvert de toile cirée et bouclé d'une ceinture de cuir. Longuement, elle attendait dans l'antichambre. Oh! que pouvait il y avoir dans cette mystérieuse boîte? Pas quelque chose de bien haut toujours. Des jouets, une surprise? Justement Noël approche. Mais maman rentre du dehors, passe en coup de vent, sonneries électriques, crrrr! La bonne s'élance, l'apprentie suit. Bien sûr, elle va déballer les joujoux. Si que ce serait un chemin de fer sur des rails, avec une gare et un chef de gare qui agite un drapeau? Ou encore un jeu de chevaux qui courent, avec les jockeys qui tapent de la cravache, en rond, et vite, vite, à qui se rattrape, c'est toi! c'est moi! sur rune pelouse en drap vert?

Du temps s'écoule et l'apprentie s'en va. Drédré estime qu'il peut se glisser chez sa mère.. Il tourne doucement le bouton de la porte, et ce qu'il voit ce n'est pas le chemin de fer circulaire, ce n'est pas les courses sur la piste ronde, c'est, immobile, souriante, grave du sentiment de sa beauté, maman pareille à une princesse de neige, à une mariée angélique, toute blanche dans la robe précieuse, la robe de crêpe de Chine, dont on a tant parlé, qu'il semble qu'elle ait pris l'importance d'une personne, qu'elle soit vivante, et douée d'un sortilège.

Médusé, Drédré contemple, et dans sa cervelle enfantine des sentiments confus et violents se pressent: l'admiration, l'amour malheureux, vindicatif, et la jalousie toute revenue d'un coup, la jalousie de l'enfant, instinctive et profonde, de toute la force d'une passion d'homme. Il rêve, en rapidité d'éclair, à des choses insensées: il voudrait que cette belle robe brûle, flambe comme un rideau de gaze, mais sans que sa mère ait du mal. Il pense à la déchirer, cette robe, à la salir, à l'anéantir. L'expression de son petit visage est si singulière que Mme Solre balbutie, interdite:

—Eh bien! Drédré?

Drédré fond en larmes. Quels sanglots! quelle douleur! Non, même le jour où il a roulé du haut de l'escalier, même le jour où Pierrot lui a crevé son énorme ballon de caoutchouc, il n'a tant pleuré. Stupéfaite, bouleversée, rappelée à son âme de mère, sans souci de sa belle robe qu'elle froisse, Mme Solre saisit à pleins bras son petit:

—Qu'est-ce que tu as? pourquoi pleures-tu?

Et, dans les bras qui l'étreignent, Drédré suffoque, délicieusement, surtout quand Mme Solre—a-t-elle deviné? a-t elle compris?—murmure, de tout son cœur troublé, où percent une angoisse vague et une tristesse obscure (elle ne pense plus à sa robe, maintenant):

—Drédré chéri, mon petit garçon, que j'aime... que j'aime!...

Annonce matrimoniale japonaise

Voici celle qu'on pouvait lire il y a quelques semaines dans un grand journal de Tokio:

"Je suis une belle femme. Ma chevelure ondulante m'enveloppe comme un nuage. Ma taille est souple comme le saule. Mon visage est doux et brillant comme le satin des fleurs.

"Je suis assez riche pour me promener à travers la vie, la main dans celle de mon bien-aimé.

"Si je rencontrais un gracieux seigneur, doux, intelligent, bien élevé, je m'unirais à lui pour la vie, et ensuite j'aurais le plaisir de partager avec lui le repos éternel dans un tombeau de marbre rose."

Si, après cette alléchante annonce, jolie japonaise, les petits nippons ne répondent point à vos propositions, venez à la Nouvelle-Orléans vous trouverez des époux à la pelle.

CUISINE.

Omelette au sucre.

Faites une omelette à l'ordinaire, sucrez-la dans la poêle lorsqu'elle est un peu faite, renversez-la en chausson sur le plat, saupoudrez-la de sucre en poudre et glacez avec la pelle rouge.

Macaroni en timbale.

Faire cuire du macaroni que vous assaisonnez avec du beurre, du poivre et du fromage. Vous beurrez un moule que vous garnissez d'une abaisse de pâte, vous couvrez et faites cuire. On peut faire un moule en faisant de gros cordons de pâte qu'on superpose les uns sur les autres en les mouillant pour les coller; on place le macaroni dans ce moule de pâte, on le recouvre avec les cordons de pâte qu'on dispose en coquilles, et l'on fait cuire sous un four de campagne.

Croquettes de pommes.

Prenez de la pâte à feuilleter, étendez la très mince et coupez la avec un emporte-pièce de la grandeur que vous voudrez faire vos croquettes, pliez en deux et mettez sur chaque moitié de la marmelade de pommes, repliez l'autre moitié et renfermez la marmelade en pinçant tout autour, de cette manière vous donnerez à vos croquettes la forme que vous voudrez; faites les frire ensuite et saupoudrez de sucre.

Arrivée de la comtesse Szechenye à Vienne.

Vienne, 12 septembre — La comtesse Szechenye accompagnée de sa mère Mme Cornelius Vanderbilt, de New York, est arrivée hier soir à Vienne, dans le but de consulter un gynécologiste de renom.

La santé de Mme Szechenye est excellente.

Le comte Szechenye assiste actuellement aux manœuvres de l'armée en Hongrie.

—:o:—

Mariage d'une actrice.

Londres, 12 septembre—Le mariage de Mlle Marie Studholme, l'actrice anglaise bien connue, et de M. Haroid Borrell, fils du général Herbert Borrell, a été secrètement célébré dans un des Bureaux de l'état civil de Londres le 4 septembre dernier.

—o—

Tués par une locomotive.

Cleveland, Ohio, 12 sept.—Quatre hommes qui marchaient sur la voie du Lake Shore Railroad ce matin, ont été écrasés par une locomotive de manœuvre.